

Les Trois Mousquetaires

par

Alexandre DUMAS

TROISIEME PARTIE

Le Vicomte de Bragelonne

XIV

Où le roi et le lieutenant font chacun preuve de mémoire

— Oubli, oubli partout ! s'écria l'officier avec noblesse ; le maître a oublié le serviteur, et voilà que le serviteur en est réduit à oublier son maître. Je vis dans un temps malheureux, sire ! je vis la jeunesse pleine de découragement et de crainte, je la vois timide et dévouée, quand elle devrait être riche et puissante. J'ouvre hier soir, par exemple, la porte du roi de France à un roi d'Angleterre dont moi, chétif, j'ai fallu sauver le père, si Dieu ne s'était pas mis contre moi, Dieu qui inspirait son élu Cromwell ! L'œuvre, dis-je, cette porte, c'est-à-dire le palais d'un frère à un frère, et je vois, tenez, sire, cela me serre le cœur ! et je vois le maître de ce roi chasser le proscrit et humilier son maître en condamnant à la misère un autre roi, son égal ; enfin je vois mon

prince, qui est jeune, beau, brave, qui a le courage dans le cœur et l'éclair dans les yeux, je le vois trembler devant un prêtre qui rit de lui derrière les rideaux de son alcôve, où il digère dans son lit tout l'or de la France, qu'il engloutit ensuite dans des coffres inconscients. Oui, je suis sûr de votre regard, sire, je me suis hardi jusqu'à la démesure ; mais que voulez-vous ! je suis un vieux, et je vous dis là, à vous mon roi, des choses que je ferai rentrer dans la gorge de celui qui les prononcera devant moi. Enfin vous n'avez commandé de venir devant vous le fond de mon cœur, sire, et je répands aux pieds de Votre Majesté la bile que j'ai amassée depuis trente ans, comme je répandrai tout mon sang si Votre Majesté me l'ordonnait. Le roi essaya sans mot dire les flots d'une eau froide et abondante qui ruisselait de ses tempes. La minute de silence qui suivit cette véhémence sortie représenta pour celui qui avait parlé et pour celui qui avait entendu des siècles de souffrance. — Monsieur, dit enfin le roi, vous avez prononcé le mot oubli ; je n'ai entendu que ce mot ; je répondrai donc à lui seul. D'autres ont pu être oubliés, mais je ne suis pas moi, et la preuve, c'est que je me souviens d'un jour d'émule, qu'un jour où le peuple, furieux, furieux et mugissant comme la mer envahissait le Palais-Royal, qu'un jour, enfin où je feignis de dormir dans mon lit, un seul homme, l'épée nue, caché derrière mon cheval, veillait sur ma vie, prêt à risquer la sienne pour moi, comme il l'avait déjà vingt fois risquée pour ceux de ma famille. Est-ce que ce gentilhomme, à qui je demandai alors son nom, ne s'appelait pas M. d'Artagnan, dites, monsieur ? — Votre Majesté a bonne mémoire, répondit froidement l'officier. — Voyez alors, monsieur, continua le roi.

si j'ai de pareils souvenirs d'enfance, ce que j'ai eu en amassant dans l'âge de raison. — Votre Majesté a été richement dotée par Dieu, dit l'officier avec le même ton. — Voyons, monsieur d'Artagnan, continua Louis avec une agitation fébrile, est-ce que vous ne savez pas aussi patient que moi ? est-ce que vous ne ferez pas ce que je fais ? voyons. — Et que faites-vous, sire ? — J'attends. — Votre Majesté le peut, parce qu'elle est jeune ; mais moi, sire, je n'ai pas le temps d'attendre ! La vieillesse est ma porte, et la mort la suit, regardant jusqu'au fond de ma maison. Votre Majesté commence la vie ; elle est pleine d'espérance et de fortune à venir ; mais moi, sire, moi je suis à l'autre bout de l'horizon, et nous nous trouvons si loin l'un de l'autre que je n'aurais jamais le temps d'attendre que Votre Majesté vint jusqu'à moi. Louis fit un tour dans la chambre, toujours essayant cette sueur qui est bien effrayée les médecins, si les médecins eussent pu voir le roi dans un pareil état. — C'est bien, monsieur, dit alors Louis XIV d'une voix brève ; vous désirez votre retraite ? Vous l'avez. Vous m'offrez votre démission du grade de lieutenant des mousquetaires ? — Je la dépose humblement aux pieds de Votre Majesté, sire. — Il suffit. Je ferai ordonner votre pension. — Je n'ai mille obligations à Votre Majesté. — Monsieur, dit encore le roi en faisant un violent effort sur lui-même, je crois que vous perdez un bon maître. — Et moi, j'en suis sûr, sire. — En retrouverez-vous jamais un pareil ? — Oh ! sire, je suis bien que Votre Majesté est unique dans le monde ; aussi ne prendrai-

je désormais plus de service chez aucun roi de la terre, et n'aurai-je plus d'autre maître que moi. — Vous le dites ? — Je le jure à Votre Majesté. — Je retiens cette parole, monsieur. D'Artagnan s'inclina. — Et vous savez que j'ai bonne mémoire, continua le roi. — Oui, sire, et cependant je désire que cette mémoire fasse défaut à cette heure à Votre Majesté, afin qu'elle oublie les misères que j'ai été forcé d'éprouver à ses yeux. Sa Majesté est tellement au-dessus des pauvres et des petits, que j'espère. — Ma Majesté, monsieur, fera comme le soleil, qui voit tout, grands et petits, riches et misérables, donnant le lustre aux uns, la chaleur aux autres, à tous la vie. Adieu, monsieur d'Artagnan ; adieu, vous êtes libre. Et le roi, avec un rauque sanglot qui se perdit dans sa gorge, passa rapidement dans la chambre voisine. D'Artagnan reprit son chapeau sur la table où il l'avait jeté, et sortit.

à votre fermeté, j'ai su vaincre et dompter une faiblesse indigne d'un roi. Vous avez trop habilement arrangé ma destinée pour que la reconnaissance ne m'arrête pas au moment de détruire votre ouvrage. J'ai compris que j'avais tort de vouloir faire dévoter ma vie de la route que vous lui aviez tracée. Certes, il eût été malheureux pour la France, et malheureux pour ma famille, que la méintelligence éclatât entre moi et mon ministre. — C'est pourtant ce qui fut certainement arrivé si j'avais fait ma femme de votre nièce, je le comprends parfaitement et désormais n'opposai rien à l'accomplissement de ma destinée. Je suis donc prêt à épouser l'infante Marie-Thérèse. Vous pouvez fixer dès cet instant l'ouverture des conférences. — Votre affectionné, « LOUIS. »

Le roi rebut la lettre, puis il la scella lui-même. — Cette lettre à M. le cardinal, dit-il. Le gentilhomme partit. A la porte de Mazarin, il rencontra Bernouin qui attendait avec anxiété. — Eh bien ? demanda le valet de chambre du ministre. — Monsieur, dit le gentilhomme, voici une lettre pour Son Eminence. — Une lettre ? Ah ! nous nous y attendions après le petit voyage de ce matin. — Ah ! vous savez que Sa Majesté... — En qualité de premier ministre, il est des devoirs de notre charge de tout savoir. Et Sa Majesté prie, supplie, je présume ? — Je ne sais, mais il a soupiré bien des fois en l'écrivant. — Qui, oui, oui, nous savons ce que cela veut dire. On soupire de bonheur comme de chagrin, monsieur. — Cependant le roi n'avait pas l'air fort heureux en revenant, monsieur.

— Vous n'aurez pas bien vu. D'ailleurs, vous n'avez vu Sa Majesté qu'au retour, puisqu'elle n'était accompagnée que de son seul lieutenant des gardes. Mais, moi, j'avais le télescope de Son Eminence, et je regardais quand elle était fatiguée. Tous deux pleuraient, j'en suis sûr. — Eh bien ! était-ce aussi de bonheur qu'ils pleuraient ? — Non, mais d'amour, et ils se juraient mille tendresses que le roi ne demanda pas mieux que de tenir. Or, cette lettre est un commencement d'exécution. — Et que pense Son Eminence de cet amour qui, d'ailleurs, n'est un secret pour personne ? Bernouin prit le bras du messager de Louis, et tout en montant l'escalier : — Confidemment, répliqua-t-il à demi-voix. Son Eminence s'attend au succès de l'affaire. Je suis bien que nous aurons la guerre avec l'Espagne. Mais bah ! la guerre satisfera la noblesse. M. le cardinal d'ailleurs dotera royalement, et même plus que royalement, sa nièce. Il y aura de l'argent, des fêtes et des coups ; tout le monde sera content. — Eh bien ! moi, répondit le gentilhomme en hochant la tête, il me semble que votre lettre bien légère pour contenir tout cela. — Ami, répondit Bernouin, je suis sûr de ce que je dis, monsieur d'Artagnan m'a tout conté. — Bon ! et qu'a-t-il dit ? voyons. — Je l'ai abordé pour lui demander des nouvelles de la part du cardinal, sans découvrir nos desseins, bien entendu, car M. d'Artagnan est un fin linier. — Mon cher monsieur Bernouin, a-t-il répondu, le roi est amoureux fou de Mlle de Mancini. Voilà tout ce que je puis vous dire. — Eh ! lui ai-je demandé, est-ce donc à ce point que vous le croyez capable de passer outre aux desseins de Son Eminence ? (A suivre.)

COMPAGNIE DU GAZ DE ROUBAIX

Eclairage et Chauffage

Appareils de tous styles et de tous prix pour l'éclairage au gaz et à l'électricité. Lustres, suspensions, girandoles, appliques, etc.

Articles divers pour l'incandescence par le gaz.

Appareils pour la cuisine et le chauffage des appartements ; poêles cuisinières en fonte brute ou émaillée ; foyers en fonte grise, au gaz et au coke, pour salons et salles à manger. Réchauds à gaz pour cabinets de toilette et pour repasseurs, pâtisseries, chapeliers, tailleurs, coiffeurs.

Chauffe-hains à gaz, perfectionnés.

Voir exposition, rue du Curé, 16, Roubaix.

ASTHME

Soulagement immédiat, guérison certaine, par la Poudre Antiasthmatique SAJOT. 2 fr. la boîte dans toutes les pharmacies.

Envoi franco par poste contre 2 fr., mandat ou timbres, adressés à la pharmacie SA, 107, Orchies.

Echantillon gratuit envoyé sur demande.

PLUMES METALLIQUES

L. B. MALLAT

PARIS

210, rue de Valenciennes

Avis important

A LOUER

près de la Gare des Voyageurs de Lille et de la grande Vieillesse, une vaste salle de 280 mètres carrés, bien aérée, parfaitement éclairée, accès facile, entourée d'une cour de 2 m. de largeur, avec plusieurs bureaux dont un principal sur rue. Installation splendide pour atelier de confections, magasin de mercerie en gros, etc.

Tous renseignements, s'adresser à M. P. LAGRANGE, 28, rue de Fives, Lille.

SPECIALITE DE Costumes

pour ENFANTS GARÇONNETS et FILLETES

Mme LESUR

Costumes de classe

ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146

Se méfier des imitations

Suprême Pernot

le meilleur des desserts fins

Société Coopérative L'AVENIR

Anonyme, à capital variable

3-5-7, Rue Vallon, ROUBAIX

La boulangerie coopérative L'AVENIR est celle qui fabrique le meilleur pain et assure à ses adhérents LES PLUS GROS BÉNÉFICES

L'AVENIR a distribué pour l'exercice 1902 30 p. CENT ou 15 centimes par pain

tout en vendant 50 centimes ses excellents pains de gruau et ses non moins bons pains bis ou pains de ménage.

Pour jouir de ces avantages, il suffit de prendre du pain ou d'adresser à la direction ses nom et adresse : L'INSCRIPTION EST GRATUITE.

Les adhérents sont servis chaque jour à Roubaix, Tourcoing, Mouvaux, Wattrelos et Croix.

SUNLIGHT SAVON

DE MENAGE

GRAND PRIX PARIS 1900

Blennorrhagie-Ecoulements

Ne pas prendre de balsamiques (copahu, cubébe, santal, etc.) ni d'injections à quelque base médicamenteuse qu'elles soient avant d'avoir pris pendant dix jours au moins la Poudre antiphlogistique du Docteur MERLIER. — PRIX : 2 fr.

PHARMACIE MERLIER, 148, Rue de Lannoy ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 h. à 8 h. Vaccination le dimanche

MONITEUR DES FINANCES

de Bruxelles QUOTIDIEN

Depuis le 1^{er} janvier 1901, le Moniteur des Finances de Bruxelles, (13^e année d'existence) est devenu quotidien.

Le Moniteur des Finances s'est surtout fait une spécialité des valeurs industrielles et notamment des chemins de fer.

Le Moniteur des Finances publie la cote officielle de la Bourse de Bruxelles, ainsi que les listes des tirages des valeurs à lots.

ABONNEMENT : 20 Francs par an pour la France et ses colonies.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Les annonces sont reçues au REVEIL DU NORD, 44, rue de Béthune, Lille.

BUREAU 50, Rue des Riches Claires, à BRUXELLES (BELGIQUE)

CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE

Fondée le 1^{er} Juin 1895

Directeur : J. DEVOGEL, Propriétaire et Fondateur

Rue Ampère, 63, CANTELEU-LAMBERSART (Près Lille)

Aucune Société de Prévoyance, d'Assurance ou Société de mutualité quelconque ne peut rivaliser avec la CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE.

Il n'y a pas d'avantages plus grands dans l'univers. Avoir, tous les deux mois, la chance de gagner 7.500 ou 5.000 fr., avec 2 fr. 50 par mois, en restant toujours propriétaire des sommes versées.

Après chaque tirage, tout Souscripteur qui n'a pas gagné a la liberté de se faire rembourser les sommes versées, conformément à l'article premier des Statuts.

Demandez les Statuts, ou envoyez nom et adresse à M. J. DEVOGEL, rue Ampère, 63, à Cantelieu-Lambersart, près Lille, accompagnés de 2 fr. 50 en timbres ou mandat.

Les DRABÉES ROSES de P. Geressia

Pharmacien à Fleurus (Belgique)

sont employées avec succès contre : mauvaise haleine langue chargée, bouche pâteuse, digestion difficile, sommeil agité, respiration gênée, engorgement, selles irrégulières, sang vicie, qui amène clous et boutons, hiles, constipation.

Elles sont le préservatif par excellence et le remède le plus précieux de l'ouvrier exposé à la fumée et aux poussières qui lui fait absorber journellement son métier. 1 fr. 25 la boîte.

Dépôt à Roubaix : PHARMACIE GERRETH, 15, rue du Chemin de Fer (ne pas confondre avec la rue de la Gare)

Moutarde "Grey Poupon" Dijon

ÉCLATANT SUCCÈS CRÉATION AUDACIEUSE ÉTONNEMENT, SURPRISE

Le grand événement populaire

Sur tous les points de la France, dans tous les pays de langue française, dans les chaumières et dans les châteaux, dans la famille et à l'atelier

L'ON DEMANDE PARTOUT

Mon Dimanche

REVUE POPULAIRE ILLUSTRÉE à 10 cent.

Le succès formidable et général de MON DIMANCHE est justifié par l'intérêt irrésistible de ses nombreux articles illustrés et aussi variés qu'intéressants et par son prix surprenant de bon marché.

10 Centimes le Numéro, une fois par semaine

MON DIMANCHE PEUT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

C'est la première fois qu'une publication de ce genre est mise à la portée de tous

C'EST UNE INNOVATION SANS PRÉCÉDENT

Abonnements : FRANCE... Trois mois, 2 fr. ; Six mois, 3 fr. 50 ; Un an, 6 fr. ; ÉTRANGER... 2 fr. 50 ; 4 fr. 50 ; 8 fr.

DEMANDEZ "MON DIMANCHE" PARTOUT. — RÉDACTION-ADMINISTRATION : CLOITRE ST-HONORÉ, PARIS

S'adresser à tous les vendeurs et dépositaires du REVEIL DU NORD et de l'ÉCLAIR de Roubaix-Tourcoing.

Remède facile à prendre contre le Ver scitaire, rejet du ver avec la tête (résultat garanti).

Le remède est rendu pour rien en cas d'insuccès.

Emulsion à l'huile de foie de Morue pure et aux hypophosphites

3 fr. le Litre

HERNIEUX!!

Si vous voulez avoir un excellent bandage sans ressort (ce sont les seuls qui ne gênent pas) et de longue durée, adressez-vous à la Pharmacie F. GERRETH (ex-fournisseur des usines d'Haumont, 20 ans de pratique), où on vous donnera un bandage approprié à votre hernie. Ceci est très important. — Prix : 12 francs.

Se méfier des bandages vendus à bas prix et qui causent à peine quelques mois.

Pharmacie F. GERRETH, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix (ne pas confondre avec la rue de la Gare).

BAS A VARICES et CEINTURES VENTRIÈRES

TOUJOURS FAITS SUR MESURE

CABINET D'APPLICATION. — POSE GRATUITE

Fabriques spécialement pour notre clientèle, nos bandages sont les plus perfectionnés et vendus 50 % meilleur marché que dans les maisons de vente. Concessions à tous les fonctionnaires et aux malheureux

MAISON FONDÉE EN 1846

Nickelage - Dorure - Argenture

Jolissage, Vernissage, Brassage sur tous métaux

F. MATHIEU WATTRELOT

USINE A VALEUR

Rue du Bois-Saint-Sauveur, 2, LILLE

BAINS SPÉCIAUX POUR PIERRES DE GRANDES DIMENSIONS

BORGIA!

Grand Roman Populaire

PAR Michel ZEVACO

LXI

Ragastens n'en entendit pas davantage ; il se précipita au dehors et sauta à cheval. — C'est l'infamie ! Lucrèce ! gronda-t-il en se lançant au galop dans la direction indiquée... Enlevée... Elle l'a enlevée... Ah ! je lui ai pardonné par deux fois ! Mais malheur à elle, maintenant !

LXI

Giacomo

Ragastens put assez facilement suivre la trace de Lucrèce jusqu'au bas de la montagne. Il n'y avait qu'une route possible pour une voiture, et il la suivit. De loin en loin, une auberge, une ferme, et c'était, obtenait le renseignement cherché, puis repartait. Mais arrivé en plaine, toute indication disparut. Là, plusieurs routes se croisaient. Laquelle prendre ?... De quel côté Lucrèce s'était-elle dirigée ?... — Ah ! dit Ragastens, s'arrêta sous un bouquet de peupliers et s'assit à l'ombre. La situation lui apparut effrayante. Primevère était aux mains de Lucrèce ; un assassinat était certain... Par elle à quelque monstre araignée, Lucrèce avait emporté sa proie pour la faire souffrir avant de la tuer. Et chaque minute rapprochait la minute fatale. Voilà ce que se disait Ragastens, en se rongean les poings impuissamment. Vers quelle tanière Primevère avait-elle été entraînée ? Par un besoin de parler de son malheur, et aussi dans l'espoir d'un bon conseil, il mit Spadacape au courant de la sinistre aventure. Spadacape écouta ce récit avec un intérêt qui se traduisait par de fréquentes et violentes exclamations. — Mais cette femme est donc enragée ! s'écria-t-il lorsque le chevalier eut fini. Elle n'est donc le diable au corps ! Ah ! elle est bien de la famille, par exemple ! — Ce n'est que trop vrai ! mais où supposiez-vous qu'elle ait entraîné la princesse ? Comment le savoir, monsieur le chevalier. On voit bien que vous n'êtes pas de Rome et que vous ne connaissez pas la terrible signora. Moi qui ai vécu dans les bas-fonds de la grande ville, je sais à quel m'en tenir sur son compte. Il était telle maison de campagne mystérieuse et solitaire dont nous autres, bandits sans peur, nous n'osions nous approcher, sachant que Lucrèce y venait parfois la nuit... Il y avait à Rome des rues désertes où nous l'avons aperçue entrant dans des bouges... un soir, de nous a voulu la suivre. Il est entré dans le bouge : deux minutes après, nous avons entendu un grand cri, et nous étant approchés, nous avons vu notre camarade étendu mort sur le chemin, un poignard entre les deux épaules... Une nuit nous étions quelques-uns réfugiés dans les ruines du Colisée ; tout à coup, nous voyons une femme s'entretenir avec un homme... savez-vous de quoi causait cette femme ? De la mort inévitable du duc de Gandie alors vivant ; l'homme était un cardinal que nous avons reconnu, la femme c'était Lucrèce Borgia. Dire qu'elle habitait ici ou là ! C'est difficile... Quand on la croyait au Palais-Royal, on la voyait apparaître à l'extrémité opposée du Transtévère... — Ainsi, tu ne supposes rien ? Tu n'entrevois aucune piste ? — Aucune, monsieur le chevalier. Mais si nous devons apprendre du nouveau, ce ne peut être qu'à Rome. — Ah ! je sais que c'est dangereux. Pas pour moi... et puis au fond, ça me ferait assez plaisir de risquer ma tête pour vous... Mais vous, monsieur, vous qui êtes condamné... Il y a à Rome un certain marquis de Rocasanta avec qui j'ai un assez solide maille à partir. Je puis vous assurer que c'est un policier de premier ordre. — Allons à Rome ! s'écria Ragastens. Le conseil est bon. — Un instant, monsieur. Votre tête est mise à prix... Laissez-vous vous conduire en certaine maison des environs, où vous serez en sûreté, comme vous l'êtes à l'auberge de la Fourche. Pendant ce temps, j'entrerai dans la ville, et je me charge d'apprendre tout ce qui sera nécessaire à votre affaire. — Ragastens secoua la tête. — Et sans répondre, il se mit à trotteler rapidement dans la direction de la Ville Éternelle. Spadacape le suivait tout contristé. — Il voyait son maître dans un véritable état de désespoir. — Au diable l'amour ! gronda-t-il. Est-ce que j'aime, moi ? Voilà un charmant cavalier qui va se faire tuer de gaieté de cœur pour savoir ce qu'est devenue sa belle. Tandis que, vainqueur, glorieux, il pourrait vivre et heurter le volé qui se lance dans un voyage dont il pourrait bien ne pas revenir... Heureusement, je suis là et je connais Rome... Tiens, mais ça peut être utile, quelquefois d'avoir été un scorpion ! Ragastens monologuait de son côté. Et il va sans dire que son monologue était d'une tout autre nature que celui de son fidèle écuyer. Cependant, les deux hommes faisaient diligence. Grâce à la solidité de leurs montures, ils arrivèrent aux portes de Rome dès le soir du quatrième jour. A mesure qu'il approchait de la grande ville, Ragastens remarquait un mouvement

extraordinaire. La campagne de Rome habituellement solitaire et morte était animée d'un va-et-vient de gens d'apparence belliqueuse. Il arriva enfin dans Rome, et ce ne fut pas sans un balancement de cœur. Il se rappela avec attendrissement le soir où il y était arrivé, pauvre cavalier guêlé et râlé, l'ayant pour toute fortune que sa bonne rapine. Il posait en frémissant devant le Palais-Royal, silencieux et sombre. Et un spectacle extraordinaire le frappa alors : les vitraux des fenêtres étaient cassés ; les statues qui ornaient le vestibule étaient renversées... le palais paraissait avoir été mis à sac. D'ailleurs, la ville entière présentait un étrange aspect. Dès la porte franchie, Ragastens avait eu la sensation qu'il entrait dans une ville assiégée ou en état d'émiette. Des groupes de bourgeois parcouraient les rues, ils étaient armés de halberdes ou d'épées, quelques-uns portaient des arquebuses. Ragastens traversa, sans dire un mot, ces groupes qui devenaient plus nombreux et plus bruyants à mesure qu'il avançait vers le centre de la ville. — Que dis-tu de tout cela ? demanda-t-il à Spadacape qui marchait près de lui. — Je dis, monsieur le chevalier, que les braves Romains ont tout l'air d'en avoir assez de leur esclavage. La servitude a du bon je ne dis pas non. Cela dispense un peuple de penser et d'agir. Mais on se lasse de tout même du bonheur d'être écorché vif par les princes. Voyez ! Du doigt, il montrait une douzaine de personnages fort mal vêtus et qui faisaient un tapage infernal en criant : *Vendetta e morte !* vengeance et mort !... L'un d'eux portait comme une bannière une

pancarte sur laquelle étaient écrits les mots qu'ils vociféraient avec tant d'entrain. — Ce sont des amis à moi ! fit Spadacape en riant. — A ce moment, comme nous l'avons dit, ils se trouvaient devant le palais de Lucrèce Borgia. C'est sur le palais que marchaient les gens à la pavoise. Leur groupe vint subitement de se grossir d'une centaine de démons déguenillés, armés de poignards qu'ils brandissaient. Ragastens s'était arrêté dans une encogiture de porte cochère. Le flot des révoltes grandissait de minute en minute. C'était toute la population hellénoise, loquace et terrible des nuits de Rome. Et maintenant les bourgeois, les hommes du peuple, des femmes en quantité, venaient à la rescousse. Les « bravi » donnaient le branle à la révolution. C'étaient des visages tourmentés, empreints d'une sombre énergie. Ragastens comprit que ces hommes habitués à jouer leur vie toutes les nuits devenaient, ce fois déchaînés, une armée de révolte invincible. Plus timorés, les bourgeois les suivaient cependant. On sentait que tous, à cette heure, faisaient cause commune. Les nuances sociales s'effaçaient ; l'enthousiasme soufflé de la délivrance renversait les barrières factices et conventionnelles que les dominateurs ont soin d'élever pour diviser les opprimés en plusieurs troupes dont chacun est ainsi plus facile à mener. Rares moments d'abnégation pour former un seul métal, où la fraternité cesse d'être le plus abominable des mensonges. (A suivre.)

— Elle nous a demandé de lui laisser, pour une nuit, la grande salle de notre ferme, nous faisant jurer que nous ne chercherions pas à savoir ce qu'il y passerait... Et pour cela elle nous a aussi donné de l'argent. — Après ?... Elle est venue la nuit d'avant-hier, n'est-ce pas ? — Oui, fit la fermière terrorisée. — Seule ?... — Non... Avec une autre dame !... — Ragastens étouffa un cri. Il entrevoyait maintenant la terrible vérité. — Achevez ! dit-il en palissant... Que s'est-il passé ? — Nous avons entendu comme un bruit de discussion... puis les soldats sont entrés, ils ont saisi la jeune dame... — Oh ! les misérables !... — Ils l'ont mise dans la voiture... et tous sont partis... — Dans quelle direction ? demanda Ragastens haletant. — Vers le bas de la montagne

— Elle nous a demandé de lui laisser, pour une nuit, la grande salle de notre ferme, nous faisant jurer que nous ne chercherions pas à savoir ce qu'il y passerait... Et pour cela elle nous a aussi donné de l'argent. — Après ?... Elle est venue la nuit d'avant-hier, n'est-ce pas ? — Oui, fit la fermière terrorisée. — Seule ?... — Non... Avec une autre dame !... — Ragastens étouffa un cri. Il entrevoyait maintenant la terrible vérité. — Achevez ! dit-il en palissant... Que s'est-il passé ? — Nous avons entendu comme un bruit de discussion... puis les soldats sont entrés, ils ont saisi la jeune dame... — Oh ! les misérables !... — Ils l'ont mise dans la voiture... et tous sont partis... — Dans quelle direction ? demanda Ragastens haletant. — Vers le bas de la montagne

— Elle nous a demandé de lui laisser, pour une nuit, la grande salle de notre ferme, nous faisant jurer que nous ne chercherions pas à savoir ce qu'il y passerait... Et pour cela elle nous a aussi donné de l'argent. — Après ?... Elle est venue la nuit d'avant-hier, n'est-ce pas ? — Oui, fit la fermière terrorisée. — Seule ?... — Non... Avec une autre dame !... — Ragastens étouffa un cri. Il entrevoyait maintenant la terrible vérité. — Achevez ! dit-il en palissant... Que s'est-il passé ? — Nous avons entendu comme un bruit de discussion... puis les soldats sont entrés, ils ont saisi la jeune dame... — Oh ! les misérables !... — Ils l'ont mise dans la voiture... et tous sont partis... — Dans quelle direction ? demanda Ragastens haletant. — Vers le bas de la montagne